



Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

Séance publique

Réception de Jacques Charles Lemaire et de Lydia Flem

Roland Mortier – Jacques Charles Lemaire – Jacques De Decker – Lydia Flem

Communications

Jacques Crickillon Le vieil étang : voyage en poésie lointaine – **Guy Vaes** Un virtuose de la coupe – **Jacques De Decker** Paul Valéry est-il mort d'amour ? – **Alain Bosquet de Thoran** Du Collège de Pataphysique à l'Ouvroir de Littérature Potentielle – **Lydia Flem** Freud, poète de l'inconscient – **Marc Wilmet** « Ne me laisserez-vous que cette confusion du soir - Après que vous m'avez, un si long jour, nourri du sel de votre solitude... ? » (Saint-John Perse). Retour sur un subjonctif contesté – **Daniel Droixhe** Langue, race, politique et littérature régionale dans l'*Action wallonne* (1933-1940) – **François Emmanuel** Quelques pas dans le labyrinthe (Rêve et écriture) – **Jean-Baptiste Baronian** Simenon et la bibliophilie

Texte

Marc Quaghebeur Permanence et avatars du mythe du XVI^e siècle, dans la littérature belge de langue française, après *La Légende d'Ulenspiegel*

Prix de l'Académie en 2009

Ceux qui nous quittent

Jean Tordeur par Jacques De Decker



Paul Valéry est-il mort d'amour ?

Communication de M. Jacques De Decker
à la séance mensuelle du 17 avril 2010

Mon admiration pour Valéry remonte à l'adolescence. Je la dois à Frans François, un être d'exception qui fut mon professeur de troisième année à l'athénée de Schaerbeek et qui me prépara à l'enseignement de Paul Delsemme, dont j'ai bénéficié au cours des deux dernières années de mes humanités.

Sous sa houlette, je me souviens avoir préparé un exposé sur *Eupalinos ou l'Architecte*, qui fut pour moi des plus formateurs et qui, surtout, me transforma en lecteur passionné et insatiable de Valéry. Des pans entiers de son œuvre me demeurent toutefois inconnus. Je réserve leur découverte — notamment celle des *Cahiers* — à mon honorariat.

Mais outre cette passion précoce pour Valéry, comment en suis-je venu à m'intéresser au sujet que j'aborde aujourd'hui ?

Il y a deux ans, Bernard de Fallois m'informa solennellement de son intention de publier des poèmes inédits de Valéry dans les semaines qui allaient suivre. Bernard de Fallois est ce grand éditeur qui prêta son concours à la journée Simenon organisée par l'Académie en 2003. C'est également lui qui, dans sa jeunesse, mit la main sur le manuscrit de *Jean Santeuil*, oublié dans le grenier de la propriété familiale de Marcel Proust. Mais il est surtout l'un des piliers de l'édition française contemporaine : fondateur du Livre de Poche, directeur des éditions

Julliard après son fondateur et créateur de la maison d'édition qui porte son nom. Il fut le dernier éditeur du groupe des Presses de la Cité et un ami très proche de Georges Simenon.

Dans les salons d'un établissement de la chaussée de Charleroi, fort opportunément appelé *Les jardins de l'Atlantide*, Bernard de Fallois me confia donc qu'il était sur le point d'éditer des poèmes d'amour inédits de Paul Valéry. Il en parlait, avec des étincelles dans le regard, comme d'un trésor à peine exhumé, comme d'un gisement poétique d'une richesse exceptionnelle. Le recueil, me dit-il encore, toujours sur le ton de la confiance, s'intitulera *Corona et Coronilla : poèmes à Jean Voilier*¹.

En novembre 2008, le livre sortit en effet de presse et, sous le titre *Paul Valéry est-il mort d'amour ?*, je m'empressai de lui consacrer un article louangeur, qui parut dans *Le Soir* du 5 décembre. Le voici *in extenso* :

Il y aurait deux catégories de poètes, ceux qu'on admire, et ceux qu'on aime. Pour les premiers, on a de l'estime, de l'admiration, voire du respect, mais ils ne nous font pas vibrer. Pour les seconds, on a un penchant, une inclination, qui vont avec une certaine dose d'indulgence. La distinction, c'est Bernard de Fallois qui la propose, dont la notoriété d'éditeur pourrait nous faire oublier qu'il est aussi un critique, un essayiste de grande qualité, aussi réputé comme connaisseur de Proust que comme spécialiste de Simenon, ce qui illustre son éclectisme. Dans sa catégorie des poètes admirés, il range Malherbe, Vigny, Mallarmé. Dans l'autre, Racine, Nerval, Apollinaire. Et dans cet herbier personnel, il vient de déplacer Paul Valéry. Jusqu'à présent, il le rangeait parmi les admirés. Et voilà qu'il s'est mis à l'aimer. Pourquoi ?

C'est qu'il a pris connaissance d'une liasse de poèmes restés confidentiels, et qui sont à présent révélés au grand public. Valéry n'en avait pas exclu la publication, mais en des tirages très limités. À ses yeux, ils étaient avant tout destinés à une seule personne, une femme qui se faisait appeler Jean Voilier, et qui fut son dernier amour. Amour qui semble lui avoir été fatal, puisqu'il ne survécut pas à l'annonce qu'elle lui fit, le 15 avril 1945, de son intention d'épouser un autre homme, en l'occurrence l'éditeur Robert Denoël, Liégeois de naissance au demeurant. Le 20 juillet suivant, Valéry rendait l'âme. Suite à la maladie ? Au chagrin ? Il se fait que le 22 mai, il avait adressé un dernier poème à celle qui lui avait brisé le cœur : *Et si tu n'es pas là, tout près de moi, la mort / Me devient familière et sourdement me mord.*

À lire ces textes que l'émotion habite intensément, on découvre en

effet un Valéry bien moins contrôlé que d'ordinaire, et plus accessible aussi. On est dans un registre où la virtuosité d'écriture est bien présente (Valéry était un maître de la forme : on ne lui avait pas confié par hasard la chaire de poétique du Collège de France), mais jamais elle n'entrave l'aveu, la confiance, elle la renforce plutôt. Valéry écrit en vers non pas pour opacifier, mais pour clarifier sa pensée. À une autre de ses égéries, la Belge Émilie Noulet, qui lui faisait remarquer que ses réponses à ses lettres étaient fort brèves, il répondit non sans ironie qu'il les rédigeait en vers, et qu'au taximètre de l'écriture, elles lui prenaient plus de temps...

Même dans l'effusion, il ne perd pas son humour, et apparaît, selon de Fallois, « malicieux, espiègle, enfantin, complice, parfois plaintif, toujours souriant ». C'est que son rapport à Jean Voilier passait pour une grande part par une affinité d'esprits à laquelle il ne put comprendre que sa partenaire veuille mettre fin.

Un malentendu, sans doute, mais dont la déclamation littéraire a enrichi le patrimoine poétique français, et que de Fallois n'a pas tort de considérer comme « une des suites élégiaques les plus belles de notre littérature ».

En publiant ces poèmes et en les agrémentant d'une admirable postface, de Fallois n'était pas le premier à s'intéresser aux amours de Valéry. En 2003 déjà, François-Bernard Michel leur avait consacré un livre : *Prenez garde à l'amour. Les muses et les femmes de Paul Valéry*².

Médecin passionné de littérature, François-Bernard Michel n'est pas seulement un spécialiste des allergies. On lui doit une synthèse de la question³, mais aussi quelques études sur les affections dont souffrirent les écrivains. La plus connue est son essai *Le souffle coupé. Respirer et écrire*⁴, consacré à Marcel Proust. Il est encore le coauteur de *Quelle médecine demain ? Sous le regard de Paul Valéry*⁵, et d'un synthétique *Le corps défendant*⁶, dans lequel il évoque Proust, Valéry, Rilke et Gide.

Faut-il en conclure que son essai présente l'amour chez Valéry comme une « affection » au sens médical du terme ? Ce n'est pas faux, tant il traite du sujet avec une objectivité distante, presque clinique. Sa

2/ François-Bernard Michel, *Prenez garde à l'amour. Les muses et les femmes de Paul Valéry*, Paris, Grasset, 2003, 271 p.

3/ François-Bernard Michel et Jean Bousquet, *Les allergies : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 1995, 127 p.

4/ François-Bernard Michel, *Le souffle coupé. Respirer et écrire*, Paris, Gallimard, 1984, 273 p.

5/ François-Bernard Michel et J. Robinson-Valéry (éd.), *Quelle médecine demain ? Sous le regard de Paul Valéry*, Toulouse, Privat, 1998.

6/ François-Bernard Michel, *Le corps défendant. Allergique à quoi ?*, Paris, Gallimard, 2002, 203 p.

démarche rompt en tout cas avec la manière ordinaire d'en parler, qui fut tant décriée par les tenants de la méthode biographique.

L'amour est en quelque sorte présenté comme un symptôme et ce n'est en rien trahir le poète que de l'aborder sous cet angle puisque Valéry applique lui-même semblable distanciation à sa personne. J'en veux pour preuve que Michel découvre chez lui des notes d'une rare lucidité dont il se servira d'ailleurs comme allergologue. Mais il abandonne rapidement cette voie car des livres entiers ont été consacrés à la question.

L'effort d'objectivité et d'analyse consenti par Valéry est le résultat d'un combat intérieur avec son extrême sensibilité. Il savait pertinemment que les maux dont il souffrait, et qui affectaient surtout ses bronches et son estomac, n'étaient que les effets secondaires de ses affects. Ses *Cahiers* résument ainsi son sentiment : « Il n'est pas de parole pour certains états. Alors ce sont des organes dont ce n'est pas la fonction qui sont obligés de recevoir ces efforts impuissants d'expression, d'expulsion. »

D'où la nécessité dans laquelle il se trouve de pratiquer ce qu'il nomme des « greffes » :

Grefte — auto-grefte — Je suis un être greffé. / Je me suis fait à moi-même plusieurs greffes. / Greffer des mathématiques sur de la poésie, de la rigueur sur des images libres. Des « idées claires » sur un tronc superstitieux, un langage français sur un bois italien.

Jean-Marie Rouart, un lointain neveu de Valéry, écrivait :

Il était un génie à visage humain, facétieux, drôle, scatologique, blagueur, trousseur de jupons, badineur impénitent, qui faisait danser mes tantes et ma mère en leur tenant des propos galants et salaces. C'est un génie très fréquentable, aimable, un gai luron. Rien à voir avec le penseur qui, au propre et au figuré, se prend la tête dans les mains.

Quoi qu'en dise Rouart, Valéry s'est beaucoup « pris la tête » et il la perdait aussi, quelquefois, pour l'une ou l'autre dame. Il est communément admis que son charme tenait à son regard. Victoria Ocampo parle de ses yeux « eau bleue et verte, regard marin ». André Breton retient « un très beau bleu transparent de mer retirée ». Et notre consœur Anna de Noailles évoque un « bleu de bourache éblouie ».

François-Bernard Michel affirme qu'il est allé au bout de ses passions, mais qu'il s'est souvent comporté en Ulysse attaché au mât, les oreilles ouvertes au chant des sirènes. Il énumère les dilections connues de Valéry.

Madame de « R »

Il y eut d'abord, Mme de « R », une aristocrate qu'il n'osa jamais aborder, alors qu'il avait 20 ans. Il s'agissait de la baronne de Rovira, dont il parle à ses amis Pierre Louÿs et André Gide. Il expulsera cette passion, « par décret de sa pensée », au cours de sa fameuse nuit de Gênes, en 1892, et il confiera plus tard : « Je me suis rendu fou et horriblement malheureux par l'imagination de cette femme à laquelle je n'ai même jamais parlé. » *Monsieur Teste* naîtra de la tentative de cicatrisation de cette plaie.

Miss Bath

Miss Bath, écuyère de cirque à Paris, succède à la baronne. Michel considère que cette expérience amoureuse est pour lui un exercice de « dressage » de sa sensibilité. Lorsque l'artiste foraine dresse son cheval, Valéry entre dans une sorte d' « anaphylaxie » ou de refus émotionnel. Selon une confidence d'André Gide, « l'amour, avec elle, s'esquisse mais ne se consomme pas ».

Catherine Pozzi (Karin)

En 1920, Valéry fait une rencontre qui va ébranler le programme de maîtrise sentimentale qu'il s'était péniblement imposé vingt ans plus tôt. Il a 49 ans, vient de publier *La jeune Parque* et, dans les salons d'un grand hôtel, il fait la connaissance de Catherine Pozzi. Elle a 42 ans et vient de divorcer. Dans son *Journal*, paru en 1987, elle signalera qu'il lui murmura à l'époque quelques vers du *Cimetière marin* qu'il avait à peine fini de composer et qui n'avait pas encore paru. Deux ans après leur rencontre, Valéry confie à son *Cahier* : « J'ai lancé la foudre sur ce que j'étais en 92. 28 ans après, elle est tombée sur moi, de tes lèvres. »

Catherine Pozzi, qui préfère être appelée Karin, est la fille richissime du professeur Samuel Pozzi, premier titulaire de la chaire de gynécologie à la Faculté de médecine de Paris. Il est également sénateur de Dordogne et ami de Clémenceau. Il mourut tragiquement, en 1918, blessé au ventre par un opéré mécontent qui estimait devoir se rendre justice.

La place que Karin occupe dans l'esprit de Valéry s'évalue par le simple examen des pseudonymes qu'il lui donne dans ses *Cahiers* : Eurydice, Béatrice, Laure. C'est tout dire ! Elle est bisexuelle et, à

27 ans, elle a épousé Édouard Bourdet, dont elle a ensuite divorcé. Bourdet est un auteur dramatique, injustement négligé aujourd'hui, qui écrira notamment une pièce intitulée *Le Rubicon*. François-Bernard Michel la résume joliment comme « l'histoire d'un jeune marié incapable de séduire sa femme restée sur l'autre rive ».

Apparemment, Valéry réussira, non sans mal, là où Bourdet a échoué. Précisons cependant qu'il est heureux en famille et qu'il aime sa femme, sa fille Agathe, ainsi que ses fils Claude et François. Or, Catherine est exclusive et possessive, malgré leurs confidences mutuelles : il lui fait lire ses *Cahiers* tandis qu'elle lui montre son *Journal*, dans lequel elle ne le ménage pas. Elle estime qu'il n'est pas assez disponible et en souffre d'autant plus que sa santé est chancelante. Alors, pour attiser sa passion, elle prend un jeune amant tuberculeux, le peintre Jean Marchand, qu'elle s'en va soigner dans le midi.

Et pour compliquer encore la situation, Valéry perd son emploi de secrétaire et administrateur de l'agence Havas, à la suite du décès de son directeur, Édouard Lebey. Il rejoint Karin à Vance : journée tendue, explications à n'en plus finir. Leur relation entre dans une phase cruciale d'attraction et de répulsion où la rivalité littéraire joue un rôle non négligeable. Elle ne pouvait déboucher que sur leur rupture, consommée dès 1928.

Apprenant la mort de Karin, le 5 décembre 1934, il écrit dans son *Cahier* : « Je ne sais que sentir. Et beaucoup de tout. » Il confie à Edmée de La Rochefoucauld : « Personne n'a tant traversé mon histoire profonde. Je pense aux invasions barbares. Sans cela, j'aurais vécu une demi-vie. Et sans haine. » Toute sa correspondance avec Catherine Pozzi — on parle de mille lettres — sera détruite sur ordre de l'exécuteur testamentaire.

Émilie Noulet

Ainsi qu'une correspondance heureusement intacte en témoigne, Valéry avait fait la connaissance, en 1926, de notre consœur Émilie Noulet. Leurs lettres s'échangent entre 1930 à 1942 et Valéry lui en adresse plus de 150 entre 1935 et 1939. Il la nomme « My », se désignant lui-même, en écho, par le néologisme « Ty ». François-Bernard Michel ne s'attache pas beaucoup à cette relation. Il se borne à signaler que, lorsqu'elle vivait au Mexique pendant la guerre, Émilie l'approvisionnait en cigarettes par l'intermédiaire de la Croix rouge et qu'elle lui demanda de publier des fragments de *Mon Faust* dans la revue mexicaine *Orbe*.

Dans sa monumentale biographie⁷, Michel Jarrety se montre plus disert. Paul Valéry et Émilie Noulet se sont rencontrés en 1927, alors que celle-ci venait de faire paraître un article sur le poète dans le *Mercur de France*. Après un premier échange de lettres, il la reçoit dans le bureau qu'il vient d'aménager dans son appartement de la rue de Villejuif. Et il la revoit à l'occasion d'une conférence qu'il donne à Bruxelles, le 28 novembre 1932, dans la salle Henry Le Bœuf du Palais des Beaux-Arts. Le soir, il est invité en sa compagnie à un dîner auquel participe également Georges Marlow. Le lendemain, il déjeune avec notre fondateur, Jules Destrée, pour se rendre ensuite, dans l'après-midi, chez Émilie, au 67 de la rue du Prince Royal. Le 30 novembre, le roi Albert et la reine Élisabeth l'invitent au Palais de Laeken. Après quoi, avant qu'il ne monte dans son train de retour, Émilie se précipite vers lui et le pourvoit en cigarettes. Où donc les biographes puisent-ils leur science ?

Tandis qu'elle habite à présent au 13 de la rue Molitor, elle lui écrit et il lui répond souvent par petits poèmes, parfois érotiques. Comme elle se désole de leur brièveté, il réplique que « la poésie prend plus de temps au taximètre ». Il revient à Bruxelles pour voir Ida Rubinstein danser sa *Semiramis*, créée par Arthur Honegger, mais n'a pas le temps de rencontrer Émilie.

À cette époque, Claudel est ambassadeur à Bruxelles et candidat à l'Académie française avec le soutien assuré de Valéry. Dans le train qui le ramène à Paris, Valéry apprend que Claudel est installé dans une autre voiture. Il se dirige vers lui mais, le voyant dormir à travers la vitre, il se garde bien de le déranger.

Les rencontres entre Valéry et Émilie Noulet s'espacent de plus en plus, ce dont elle se plaint. Le 2 janvier 1936, il apprend la mort de Jules Destrée et lui consacre aussitôt un article d'hommage dans les *Nouvelles littéraires*. En voici un extrait :

À peine lues les quelques lignes qui m'apprirent la mort de Destrée, j'ai revu ce visage que vous ne reverrez plus, visage pensif, ravagé, tourmenté, sur lequel une grande douceur venait si facilement se peindre, et ces yeux clairs d'amateur d'idées et de toutes choses belles. Son autorité imperceptible était aimablement décisive et conduisait nos débats en se jouant.

Début juin de la même année, le cinquantenaire de la revue *La Wallonie*, organisé à Liège, leur permet de se revoir plus longuement. C'est à cette occasion que Valéry est accueilli un soir à la table

7/ Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008, 1366 p.

de Marcel Thiry, avec Georges Marlow notamment. Il rejoint Émilie à Bruxelles, le lendemain, et l'accompagne ensuite à Paris. Il veille à garantir à Émilie une rubrique à la NRF.

De son côté cependant, Noulet se sent de plus en plus attirée par le poète Joseph Carner, attaché à l'ambassade espagnole à Bruxelles. Valéry est beau joueur et écrit : « Je me sens et tu me sens un obstacle au développement de ta vie. ». De fait, le 13 juillet 1937, elle lui annonce qu'elle est sur le point d'épouser Carner et le lui confirme, le 10 août, par un laconique message : « Dans deux heures, je serai mariée. »

Valéry fréquentera beaucoup le couple. En effet, Carner est nommé attaché d'ambassade à Paris et Émilie restera une auditrice assidue de ses cours au Collège de France, jusqu'à son départ pour le Mexique au printemps 1940.

Jeanne Loviton

Cette séparation, vécue dans la sérénité, contraste singulièrement avec celle que Valéry vivra cinq ans plus tard. Jeanne Loviton est l'une des dames du Tout-Paris qui se pressent à ses cours du Collège de France depuis sa leçon inaugurale de 1937. Elle sera le dernier amour de Valéry et celui qui lui sera fatal. Avec Émilie Noulet, il pouvait encore recourir à la raison ; avec Jeanne Loviton, il ne le pourra plus. C'est que, à la différence de Catherine Pozzi, Jeanne est la maîtrise même. Elle ne manifeste pas non plus un tempérament de « groupie », comme Émilie Noulet.

Jeanne Loviton naît de père inconnu le 1^{er} avril 1903. Décédée en 1996, elle traverse littéralement le siècle dernier. Sa mère, qui est artiste lyrique sous le nom de Denise Fleury, entame en 1907 une liaison avec un éditeur prospère du nom de Ferdinand Loviton, qu'elle épouse en 1913. Jeanne est légitimée par son beau-père à l'âge de dix ans. Elle fait d'excellentes études secondaires au lycée Fénelon et au Collège Notre-Dame de Sion. Elle passe son bac, obtient le titre de licenciée en droit en 1924 et entre comme stagiaire au cabinet de Maurice Garçon, qui l'avait très tôt repérée.

À 24 ans, elle épouse le romancier et dramaturge Pierre Frondaie, célèbre pour son roman *L'homme à l'Hispano*, que Jean Epstein portera à l'écran en 1933. À cette époque, elle vit déjà séparée de son mari depuis trois ans, entame des activités de journaliste et

commence à publier sous le pseudonyme de Jean Voilier. Elle divorce en 1936, publie la même année son premier roman, *Beauté raison majeure*, et est bien introduite dans les milieux littéraires.

Elle habite dans un immeuble de la rue de l'Assomption. C'est elle qui, la première, écrit à Valéry et celui-ci lui répond le 22 décembre 1937. Dans ses *Cahiers*, il fera plus d'une fois allusion aux manœuvres d'approche : « La conversation apparente, le contact des attentes et l'imminence prolongée, tout l'infra-temps, l'infra-libre et ce *possible*, ce près de se faire, quelque chose, de rien, de délicieux (...) si l'on veut, il y aura ce qui n'est pas, et cet autre aparté qui craint la suite. » La liaison à proprement parler ne se fera pas attendre. Les poèmes de *Corona et Coronilla* en sont les reflets mais aussi les aveux moins confidentiels.

Le troisième roman de Jean Voilier, *Ville ouverte*, paraît chez Émile-Paul frères en 1942, illustré par des lithographies de Valéry. 1942 est aussi l'année de la mort de Ferdinand Loviton. Jeanne hérite des maisons d'édition et des librairies qu'il possédait. Elle déménage celles qui étaient spécialisées dans le domaine juridique rue Saint-Jacques, face à la Faculté de droit.

Durant ces années, Jeanne-Jean et Paul, qui signe nombre de ses messages Pauline, se voient souvent dans l'hôtel de Jeanne à Auteuil mais aussi, parfois, dans son petit château du Lot. Il lui écrit plus de mille lettres, et surtout quelque cent cinquante poèmes qui passeront à la postérité. Plus que jamais, Valéry vit sur l'autre versant de sa vie, que de Fallois distingue très bien :

À côté de ce personnage officiel, couvert de titres et de décorations, si différent du savant loïn du monde qu'il avait choisi d'être à la fin de son adolescence, un autre Valéry apparaît : le grand amoureux, dont le cœur ne s'arrêtera plus de battre jusqu'au dernier jour. Sa vie secrète a commencé, elle est intense, passionnée, dramatique.

Avec elle, tout change. Les amours précédentes n'avaient été que des ébauches, des premiers jets, des brouillons, des esquisses de ce qu'il cherchait. Jeanne, dit toujours de Fallois, c'est « l'amour accueilli, l'amour en retour (...) c'est le merveilleux toi et moi de l'amour ». Et ce renouveau se traduit en poésie par l'apparition d'un style neuf, plus lyrique, plus fantaisiste aussi, destiné à Jeanne, calibré pour elle en quelque sorte. Il lui confie : « C'est mon rêve de faire pour toi la pièce que tu aimerais beaucoup, beaucoup, que tu saurais par cœur et que tu te dirais à toi par plaisir. » Et il se fixe un programme pour ces textes qu'il envisage bientôt de publier,

fût-ce à très petit tirage : « J'ai fait ce que j'ai pu pour que le thème de l'amour reparaisse, se fasse entendre à l'octave supérieure. »

Mais son rêve se fracasse le 1^{er} avril 1945. Il savait que Jeanne était liée à un confrère éditeur, Robert Denoël, qui défrayait d'ailleurs la chronique en cette période d'épuration. Il était Liégeois d'origine et avait réussi à s'imposer à Paris en éditant notamment *Voyage au bout de la Nuit*, lauréat du prix Renaudot en 1932. Ses sympathies droitières ne l'avaient jamais quitté, au point d'avoir fabriqué et diffusé des ouvrages favorables à l'occupant.

Ce dimanche de Pâques-là, Jeanne annonce à Valéry qu'elle a l'intention d'épouser Robert Denoël. Valéry est littéralement annihilé, comme en témoigne ce passage de la biographie de Jarrety :

Or, c'est précisément ce dimanche de Pâques qu'elle choisit pour lui annoncer son mariage avec Denoël et le lui présenter comme un événement plein de promesses. Ce n'est pas de se quitter qu'elle lui parle en effet, au contraire. Après les dures années de travail qu'elle a consacrées à réorganiser les cours de droit et les Éditions Domat-Montchrestien, elle entend largement se décharger de sa tâche sur son futur mari et dessine pour Valéry un avenir rayonnant, une sorte d'amitié d'exception qui leur laisserait à tous les deux le loisir de se voir et de partager des heures de connivence plus heureuses que jamais. (...) Il la regarde, douloureusement effaré, et devant sa gaieté qui ne s'efface pas, il a le sentiment, tout à coup, qu'elle se moque de lui et de sa souffrance. Sur le chemin du retour, somnambulique et accablé, si une auto se fût présentée, peut-être se fût-il jeté sous ses roues. C'est ce qu'il lui confiera dans quelques jours. Pour l'instant, il écrit. Dans son *Cahier*, il se contente d'une note cryptée, lapidaire, (...) mais ailleurs, dans de nombreux feuillets, c'est à Jeanne qu'il écrit en même temps qu'à lui-même, dans une espérance infinie et, durant plusieurs jours d'une plume parfois si hâtive qu'on a peine à le lire. (...) Pour la première fois de sa vie, c'est une sorte de journal intime qu'il rédige, mais un journal à la deuxième personne, comme une lettre sans fin. Et ces pages, qu'il remettra plus tard, il y puise également la matière des lettres qu'il met à la poste. Dans cette histoire de leur passion, on retient bien sûr ce qu'il s'est souvent dit de sa nouvelle vie. Il ne le lui a pas caché ces derniers mois. Mais maintenant qu'il mesure cette distance qui s'est creusée entre le haut amour où il élevait son image et la vulgaire conquête du monde et de ses biens matériels où elle s'est abaissée, la manière dont se formulent désormais ses griefs touche à la violence : « Je voyais en toi une grande femme, une femme complète, comme il y en eut à la Renaissance, femmes créatrices, hautes amoureuses, esprits riches et libres, capables de toutes les valeurs d'action et de volupté. / Aime du moins cette très belle idée, si celui qui l'avait conçue n'est plus, ne peut plus être ce qu'il était pour toi, à certaine époque bénie et devant être maudite. / Mais moi, je suis obligé maintenant de te considérer à la propre lueur que tu as tirée de toi-même et dont tu m'as affreuse-

ment ébloui. / Je te vois dans toute la médiocrité de ton désir, la vulgarité de tes projets, la perfidie de ton cheminement. »

Il ne s'en remit pas, dut annuler toutes ses activités, résista encore deux mois et mourut le 20 juillet suivant. Il eut droit à des funérailles nationales, décidées par le Français le plus vénéré à cette époque, le Général de Gaulle.

Par une ironie de l'histoire, cinq jours auparavant, le 15 juillet, le dossier Denoël avait été classé par la justice. Denoël ne survécut pas longtemps à cette grâce. Le 2 décembre, il était assassiné en pleine rue, probablement par des résistants. Jean Voilier, puisqu'ainsi on la nommait d'ordinaire, se retrouva, conformément à un contrat signé entre eux l'année précédente, présidente, gérante et directrice des éditions Denoël. En 1953, elle fut promue Chevalier de la Légion d'honneur, à l'occasion de ses 50 ans. L'année suivante, elle céda les éditions Denoël à Gallimard. En 1971, pour le centenaire de la naissance de Paul Valéry, elle accorda une interview à Jean Chalon. En 1979, elle mit en vente les manuscrits de *Corona* chez Drouot et, en 1982, ceux de *Coronilla* à Monaco. Elle s'éteignit à Paris le 20 juillet 1996.